veau type de burin, en bec-de-perroquet, ainsi que par toute une série de pointes à cran ou en forme de feuille, voire par des pièces géométriques passant pour les fossiles directeurs en ce qui concerne les cultures épipaléolithiques.

L'azilléen prend la place du magdalénien et l'auteur précise (p. 99) que cette culture se développe pendant la période post-glaciaire qui coïncide avec le commencement du mésolithique (tableau B). Assez pauvrement composé, son outillage ne compte que des pointes à dos, des grattoirs microlithiques et différents types de pièces géométriques.

Pour ce qui est du territoire roumain, les fouilles de Al. Păunescu dans l'abri de Cuina Turcului — Dubova[9] ont daté le romanello azilléen développé là du début de la période post-glaciaire. Les deux couches épipaléolithiques de l'abri susmentionné ont livré plusieurs foyers, ainsi qu'un riche matériel lithique. Celui-ci se compose de microlites : grattoirs, burins, outils combinés, pièces géométriques, outils d'os et de corne, objets d'art et de parure également d'os, la plupart d'entre eux ornés de motifs géométriques. Les échantillons de charbon analysés au C_{14} indiquent les datations suivantes :

échantillon 1 — strate II *(Pinus spec.)* Bln 802 : 8175±200
échantillon 2 — strate I *(Pinus spec.)* Bln 803 : 10650±120
échantillon 3 — strate I *(Pinus spec.)* Bln 804 : 10100±120

Enfin, la quatrième partie de l'ouvrage s'occupe des découvertes paléolithiques et de certains aspects présentés par l'évolution des cultures qui lui sont caractéristiques en dehors de l'Europe, c'est-à-dire en Afrique (chap. I), en Asie (chap. II) et dans ce que l'auteur appelle « Les Terres Nouvelles » (chap. III). Toute une série des principales découvertes faites dans ces vastes contrées sont mentionnées à cette occasion.

Le volume s'achève sur un bref chapitre de conclusions. Tout en donnant un rapide aperçu du stade actuel des recherches paléolithiques, l'auteur définit l'objet de cette discipline et indique deux des grands problèmes qui fixent de nos jours l'attention des spécialistes : la protection de stations préhistoriques mises en péril tant par les travaux agricoles et industriels, que par le développement du tourisme, et la transformation définitive de l'étude de la préhistoire en science moderne.

Paru dans d'excellentes conditions graphiques, *La Préhistoire moderne* est un ouvrage de haute tenue scientifique, également remarquable par la richesse de l'illustration, choisie pour représenter au mieux les principales cultures paléolithiques et tout ce que l'homme de l'âge de la pierre a pu accomplir dans le domaine artistique, ainsi que par l'exposé des toutes dernières interprétations de la préhistoire. Quatre cartes et deux tableaux arrivent à rendre d'une manière synthétique les coordonnées de la dernière heure des principales découvertes archéologiques corroborées avec ce que peut fournir à cet égard la géologie, la chronologie absolue, l'étude des cultures et de la typologie des outils, les restes anthropologiques, les objets d'art. Grâce à cet ouvrage exceptionnel, arrivé maintenant à sa deuxième édition, les spécialistes sont à même de se tenir au courant des derniers problèmes suscités par la recherche complexe et multilatérale du paléolithique, corroborée avec les données fournies par les disciplines connexes: la chimie, la physique, les mathématiques, l'anthropologie, la paléofaune, la palinologie, etc.

Après un siècle de recherches paléolithiques, la valorisation scientifique des sources archéologiques offre aux spécialistes la possibilité de résoudre d'une manière inédite les problèmes posés par l'origine et l'évolutiom de l'homme, le développement de sa culture matérielle et spirituelle. Les solutions nouvelles auxquelles vient d'aboutir la science de nos jours sont magistralement exposées dans cet ouvrage, intitulé de manière si suggestive *La Préhistoire moderne*.

[9] Al. Păunescu, SCIV, 21, 1970, 1, p. 29.

V. Chirică

SUZANNE TASSINARI, *La vaisselle de bronze, romaine et provinciale, au Musée des Antiquités Nationales* (XXIX-e supplément à «Gallia »), Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, 1975, 81 p. + 39 planches.

La série des suppléments de la revue « Gallia » s'est accrue, en 1975, d'un nouveau volume dont le but est de publier les vases de bronze qui se trouvent au Musée National d'Antiquités de Paris. C'est le quatrième supplément de la revue « Gallia » qui a pour thème les bronzes romains de la Gaule[1]. A notre avis, l'initiative du Centre National de la Recherche Scientifique de France est particulièrement utile.

La présentation du catalogue proprement dit est précédée d'une préface, d'un avant-propos, d'une riche bibliographie et d'une introduction, et elle est suivie d'un tableau de provenance et d'un tableau de concordances. Le volume se termine par 39 planches contenant d'excellentes photographies de tout le matériel catalogué.

L'introduction au catalogue est du reste une petite étude, qui aborde toute une série de problèmes qui se posent en relation avec les vases de bronze romains. En ce qui concerne la provenance des vases de bronze présentés, l'auteur avoue qu'il y en a fort peu pour lesquels on puisse indiquer avec précision le lieu où ils ont été trouvés.

Un autre problème qui n'a pas été résolu c'est celui de la dénomination des divers vases de bronze. Ceci est valable aussi pour les vases en céramique. L'auteur passe en revue les études les plus récentes sur ce problème[2]; elle estime qu'il est loin d'avoir été élucidé, mais que, toutefois, certains progrès ont été accomplis. Les dénominations certaines sont surtout celles de vases mentionnés par les écrivains anciens ou par d'autres sources écrites.

Reste encore à préciser l'utilisation des vases de bronze. On ne peut faire une séparation nette entre les formes qui ont servi à la cuisine, au service de table ou à la pratique du culte. En prenant pour critère principal l'aspect des objets (absence de traces de feu, notamment pour les vases non décorés), l'auteur incline à croire que la plupart des vases dont elle établit le catalogue ont fait partie de services de table, à l'exception des objets de culte (patera) et de certains vases dont la forme indique, sans aucun doute possible, qu'ils ont servi d'objets de toilette. Certaines formes, et tout spécialement les casseroles, servaient de récipients pour préparer les plats, ce qui est confirmé aussi par le fait que de nombreux exemplaires portent des traces d'étamage.

Suzanne Tassinari passe en revue aussi d'autres problèmes qui se posent en relation avec la datation, la détermination des centres de production et la circulation des vases de bronze de l'époque romaine.

[1] G. Faider — Feytmans, *Recueil des bronzes de Bavai (Nord)*, 1957; H. Roland, *Bronzes antiques de la Seine-Maritime*, 1959; idem, *Bronzes antiques de la Haute Provence*, 1965.

[2] M. J. André, *L'alimentation et la cuisine à Rome*, Paris, 1961 et W. Hilgers, *Lateinische Gefäßnamen. Bereichungen, Funktion und Form römischer Gefäße nach den Antiken Schriftquellen*, Düsseldorf, 1969.

http://www.daciajournal.ro https://biblioteca-digitala.ro

L'opinion de l'auteur en ce qui concerne les vases classés comme provenant de la Campanie nous semble très intéressante. La coutume est de considérer comme campaniens tous les vases dont les formes ou le décor présentent des analogies avec les vases découverts à Pompéi; Suzanne Tassinari remarque — à juste titre, à notre avis — que si une bonne partie des vases de bronze découverts à Pompéi ont été fabriqués en Campanie, il n'en est pas moins sûr que certains d'entre eux ont pu être importés d'autres centres et, en conséquence, elle considère que le terme de *type* campanien serait préférable à celui de *produits* campaniens. Les sceaux seuls peuvent donner la certitude de l'origine commune de certains vases. Les vases en métal, solides et précieux, durent plus longtemps et circulent plus facilement que les objets en céramique. Ce qui explique aussi le fait que l'on peut trouver ensemble, loin de leur lieu d'origine, des vases de bronze qui, malgré leur ressemblance, ont été fabriqués à des époques différentes.

Tenant compte de ces observations, l'auteur essaie de situer chronologiquement certains vases compris dans le catalogue. Elle tente également de préciser certains centres de production.

Dans le catalogue proprement dit, les vases ont été groupés en : casseroles et patères, passoires et louches, coupes, plats et bassins, situles, vases. Chacun de ces groupes est divisé en sous-groupes, compte tenu, pour la plupart du temps, de certains détails de forme ou d'ornementation. Dans le groupe « vases », l'auteur a intégré des formes différentes, qui ne pouvaient être placées dans aucune des catégories antérieures. Notons que l'absence de dénominations précises des vases de bronze a créé à l'auteur de grandes difficultés lors de leur classification.

Après avoir précisé les dimensions, le lieu de provenance et le numéro d'inventaire, chaque objet du catalogue est décrit minutieusement. La description est suivie des analogies de l'objet respectif, avec une bibliographie exhaustive. Dans le cadre de cette description, l'auteur discute la plupart du temps de l'origine, de l'évolution de la forme et de l'aire de diffusion du type respectif, épuisant toutes les questions qu'un chercheur peut se poser en relation avec des objets de ce genre.

Le catalogue est suivi d'un tableau de provenance, très utile, et de tables de concordances dont le but est de faciliter l'usage du catalogue.

Les planches qui contiennent la reproduction photographique impeccable de tous les objets catalogués closent la présentation des vases de bronze du Musée d'Antiquités Nationales.

Les chercheurs roumains trouveront ce catalogue d'une réelle utilité. Il vient s'ajouter à d'autres ouvrages de ce genre qui constituent des instruments de travail de première main pour ceux qui étudient l'archéologie romaine.

G. Popilian

G.B. ROGERS : *Poteries sigillées de la Gaule Centrale I*, Les motifs non figurés (XXVIIIe supplément à «Gallia») Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, 1974, 196 p.

De nombreux ouvrages se rapportant aux ateliers de sigillés de la Gaule ont paru ces dernières années dans la littérature de spécialité.L'attention accordée par les chercheurs à ce genre de céramique est entièrement justifiée par des raisons bien connues. De même, l'intérêt porté aux ateliers de sigillés de la Gaule Centrale est tout aussi justifié, car il y a eu dans cette région de nombreux centres de céramique producteurs de sigillés dont les qualités, tant techniques qu'artistiques, étaient de premier ordre. Le volume de l'exportation de sigillés sortis des ateliers de la Gaule Centrale est très grand; on en trouve dans diverses régions de l'Empire et même hors de ses frontières. C'est pourquoi, à notre avis, l'ouvrage de G. B. Rogers vient à point pour constituer un instrument de travail extrêmement précieux, non seulement pour tous les chercheurs de France et d'Angleterre, mais aussi pour ceux des autres parties de l'Europe où les sigillés sont parvenus.

Le but de l'ouvrage de George B. Rogers est de mettre à la portée des chercheurs des critères sûrs pour pouvoir déterminer le potier et l'atelier qui ont produit les sigillés non signés. L'auteur a divisé son étude en deux volumes. Dans le premier volume qui a paru et dont nous nous occupons ici, l'auteur, comme il l'avoue lui-même, ne se propose pas d'étudier les parentés qui existent entre les produits des différents potiers, ni les problèmes d'analogies. Il ne s'agit que d'un catalogue composé dans l'intention de simplifier la description des vases et de faciliter en même temps l'identification des fragments non signés.

Dans l'avant-propos, l'auteur explique pourquoi il a choisi l'an 90 de n.è comme date à partir de laquelle il commence à rassembler le matériel pour son catalogue. La raison en est que, autour de cette date, un changement brusque s'est produit dans la tradition de la céramique de la Gaule Centrale. Pendant tout le premier siècle de n.è., la caractéristique principale des sigillés de la Gaule Centrale est leur extrême diversité. A partir de l'an 90, un changement radical se produit à la suite de l'apparition du potier X—O, fortement influencé par GERMANUS de La Granfesenque. Autour de l'an 100 de n.è., LIBERTUS arrive dans la Gaule Centrale. Son œuvre a fait école parmi les potiers et a ouvert de nouvelles perspectives au développement de la poterie dans la Gaule Centrale. Ces deux traditions sont à la base du développement des sujets figurés et des détails décoratifs sur les vases sigillés des IIe—IIIe siècles.

Le *Catalogue* comprend deux grands chapitres : 1. Catalogue : structure, problèmes et contenu; 2. Catalogue des motifs (de décor). Dans le premier chapitre, l'auteur commence par exposer les principes de l'organisation du catalogue des motifs ornementaux, dans le but d'en faciliter l'utilisation. Il passe ensuite en revue les causes qui rendent plus difficile l'identification de certains motifs ornementaux. Arrivé aux problèmes de la nomenclature des ateliers, l'auteur apporte quelques précisions intéressantes. Contrairement aux opinions de R. E. Donarlo, G. B. Rogers apporte la preuve que les cas de potiers homonymes sont assez nombreux. De même, à la liste des finisseurs de bols, il ajoute les noms de IOENALIS et DONNAUCUS. A la suite d'une étude très minutieuse, G. B. Rogers a remarqué que certains groupes de potiers établis par Stanfield et Simpson ne peuvent plus être admis comme tels : par exemple, les deux chercheurs cités faisaient entrer aussi PATERCULUS et IANUARIS I dans le groupe de QVINTILIANUS et BASSUS. Rogers a observé que les signatures des deux premiers sur les moules avaient été apposées après la cuisson, ce qui veut dire que PATERCULUS et IANUARIS I étaient des finisseurs de bols et qu'ils n'avaient donc en rien contribué à la composition du décor des vases signés par eux. L'auteur attire également l'attention sur le fait que le style de SISSUS I ressemble beaucoup à celui du groupe de QVINTILIANUS, ce qui fait que les produits de SISSVS I soient difficile à distinguer.

Rogers a trouvé au musée de Saint-Germain-en-Laye un moule inédit sur lequel l'estampille de IANVARIUS II paraît à côté de celle de PATERNUS I, ce qui indique que ces deux potiers étaient associés. Dans ce même chapitre nous trouvons aussi les tables de correspondances entre le catalogue de Rogers et les principaux ouvrages qui s'occupent de l'étude des ateliers de sigillés de la Gaule Centrale, tels ceux de Stanfield et Simpson, Déchelette, Simpson et Rogers, etc. Ces tables facilitent considérablement le travail du chercheur qui étudie les sigillés.

http://www.daciajournal.ro https://biblioteca-digitala.ro